

2<sup>èmes</sup>  
RENCONTRES  
INTERNATIONALES  
DES CINÉMAS ARABES



اليومية

8-13 avril 2014  
MARSEILLE

# LE QUOTIDIEN

N° 1 mardi 8 avril 2014

## Édito

### MAIS NOTRE OBSTINATION EST FORTE

Le désespoir est terrible qui nous guette parfois. Mais il ramène au moins à des questions fondamentales. Par exemple, pour ce qui nous concerne, à quoi servirait un festival des cinémas arabes à Marseille ?

La réponse est pourtant évidente :

D'abord, à proposer aux Marseillais des films dont la singularité, la valeur artistique et la portée culturelle méritent le détour ; et l'idée que l'on se fait du public marseillais nous impose un niveau d'exigence élevé dans le choix de ces films. Ensuite, à offrir aux cinéastes, aux professionnels et aux critiques de cinéma, précisément à la faveur de la qualité de cette sélection, les meilleures conditions de se (re)connaître, de discuter de leurs expériences réciproques voire de tisser des liens pour des collaborations futures. Troisièmement, à fournir aux uns et aux autres les arguments d'un discours nécessaire autour d'une production cinématographique fragile, peu structurée et insuffisamment visible. Enfin, à enrichir le paysage cinématographique marseillais d'un événement qui, croyons-nous, ne peut que participer à une vie culturelle digne de cette ville.

Le désespoir nous guette parfois mais notre obstination est forte de cette évidence.

Tahar Chikhaoui

Girafada, de Rani Massalha

### ENTRE GRÂCE, DOUCEUR, ET VIOLENCE : UN CINÉMA POÉTIQUE ET POLITIQUE

par Solange Poulet

Qui pourrait imaginer, hormis ceux qui suivent de près l'actualité de cette terre interminablement bouleversée par les violences, que dans la Palestine occupée existent des zoos ? Et pourtant, il y en a au moins deux : l'un à Gaza – et qui, avec ses ânes peints en zèbres pour remplacer les vrais, défraya la chronique et inspira l'artiste Sharif Waked – et l'autre à Qalqilya.

C'est en 2003, pendant la seconde intifada, qu'une dépêche AFP intrigue Rani Massalha : « Le conflit israélo-palestinien a fait une victime de plus : une girafe est morte au zoo de Qalqilya ». Vivant à l'époque à Londres, il se met en relation



avec le vétérinaire du zoo avec la volonté de trouver le moyen de ramener une girafe à Qalqilya, parce que « c'était une manière de rendre aux enfants palestiniens le seul espace où ils pouvaient encore prétendre à vivre des bonheurs de leur âge ». La tentative ayant échoué, il commence alors à penser à faire un film sur le sujet et réussit à convaincre un scénariste et un producteur.

Ziad vit avec son père, Yacine, vétérinaire du zoo de Qalqilya, et on comprend très vite qu'il passe plus de temps au



zoo qu'avec les enfants de son âge. Il croit ce que lui a expliqué son père, c'est à dire que la girafe, cet animal aux proportions et au pelage étranges, est née de l'union d'un chameau et d'un léopard, et cet animal le fascine. Son intimité avec Brownie et Rita, le couple de girafes de ce zoo situé au flanc du mur de séparation avec Israël, semble le préserver de la violence extérieure. Mais voilà que la réalité brutale vient frapper ce lieu magique lorsqu'un raid israélien touche le zoo et tue Brownie. La situation d'occupation envahit cet espace protégé et l'on retrouve Ziad, dans la ville en guerre, en train de lancer des pierres aux soldats israéliens.

Retour au zoo. Rita la girafe, enceinte de Brownie, se met à déprimer, refusant de manger. Attentif au chagrin de son fils, Yacine convient avec lui que, pour l'empêcher de mourir, il faut lui trouver un nouveau compagnon. Et c'est là que l'épopée commence. Ils iront chercher l'animal en Israël dans un zoo dont le vétérinaire est un ami du père de Ziad. Y parviendront-ils ? Et comment ?

L'histoire n'est pas «cousue de fil blanc», et le cinéma de Rani Massalha nous conduit bien au-delà des démonstrations simplistes, consensuelles ou militantes. Certes la réalité est bien là, et la vie de Ziad et de son père n'échappe pas au quotidien d'un peuple enfermé derrière un mur honteux, toujours en lutte comme l'annonce le titre du film – un condensé des mots «girafe» et « intifada ». Mais ce qui nous en reste, c'est le plaisir d'images insolites et poétiques qui viennent soudain faire sens et se substituer avec force aux images répétitives d'un conflit sans fin, images que nous n'arrivons même plus à retenir.

Actrice principale muette et incontournable du film, la girafe traverse le paysage de sa démarche élégante, calme et hautaine, digne, comme le peuple palestinien résistant à l'agresseur? Peut-être est-ce le sens qui nous est suggéré. Mais nous sommes dans un univers loin des clichés attendus, un cinéma qui ne souhaite rien imposer, qui tout simplement entraîne le spectateur dans une aventure entre conte et thriller, quand il s'agira de passer en Israël chercher un nouveau compagnon à Rita. Un conte qui, toujours sous le signe de la girafe et du rêve, mais aussi de la réalité de l'occupation, ne finira pas forcément bien...

**Mardi 8**, Villa Méditerranée, 20h

**Mercredi 9**, Villa Méditerranée, 11h

## CIRCULARITÉ ET CIRCULATION DANS GOODBYE MOROCCO de Nadir Moknèche

Par Amna Guellali

*Goodbye Morocco* est à la fois un polar et une tragédie, aux accents de film noir hollywoodien avec un personnage de femme fatale ainsi qu'une radiographie réaliste de l'exploitation sociale et les questions sous-jacentes de l'immigration et des frontières. A Tanger, la découverte d'une fresque datant de l'ère chrétienne dans les catacombes qui gisent sous le chantier de construction d'une nouvelle aire résidentielle déchaîne les passions. Dounia, une Marocaine divorcée, avec un enfant dont elle n'arrive pas à obtenir la garde ; Dimitri, son compagnon serbe installé au Maroc ; Gabriel, un ouvrier sans papiers qui travaille sur le chantier et qui veut traverser clandestinement le détroit de Gibraltar vers l'Espagne et Ali, le chauffeur de Dounia qui lui est dévoué corps et âme : tous ces personnages sont au centre d'un drame dont on comprend peu à peu les enjeux, car le réalisateur distille les informations de manière parcimonieuse, en



jouant avec les codes du film noir. Film vertigineux de par les thèmes qu'il brasse de manière très subtile, sans verbiage mais avec une grande maîtrise de l'écriture cinématographique, *Goodbye Morocco* nous parle de l'état du monde, dans cette ville charnière qui est aux confins de l'Afrique et qui est devenue la plaque tournante de l'immigration et le point de cristallisation de tous les désirs de départ vers un ailleurs.

Ce qui se joue dans ce film, c'est à la fois un drame intime et mondial, le point d'enchevêtrement entre les désirs personnels d'accomplissement de milliers de gens qui regardent avec envie l'Eldorado tout proche de l'Europe, et les entraves qui encerclent les personnages dans un enlèvement temporel et géographique, les empêchant d'atteindre cet ailleurs. On comprend que le cœur du film de Moknèche, ce sont les rapports de domination de toute sorte qu'il explore par cercles concentriques, ceux entre les classes sociales, entre les hommes et les femmes, entre le Nord et le Sud, et qui frappent les personnages d'une espèce de malédiction qui les condamne au piétinement et à la tragédie. La circulation des corps est en effet impossible dans ce monde où les frontières de l'Europe deviennent inatteignables, alors que la circulation des objets – tels que cette fresque antique convoitée par les historiens, les musées et les collec-

tionneurs – est beaucoup plus facile et se fait au gré des tractations et des trafics.

Au désir de circulation des personnages, s'oppose ainsi la circularité d'un espace-temps dans lequel ils sont enfermés, illustré par un montage éclaté où le passé et le présent s'imbriquent sous le signe de la répétition et de l'ellipse. Le film brasse les portraits et les genres, les thèmes et les atmosphères, tout en ayant une unité esthétique très particulière, avec un hommage appuyé au cinéma, les clins d'œil aux grands films de l'histoire

du cinéma étant fréquents, à la fois explicites et implicites, comme l'affiche de *Parle avec Elle* de Almodovar projeté dans le cinéma de l'un des personnages, ou la scène du transport dans les airs de la fresque, filmée de la même manière que le transport par hélicoptère de la statue du Christ dans *La Dolce Vita* de Fellini.

**Mardi 8**, Villa Méditerranée, 11h

**Mercredi 9**, Villa Méditerranée, 17h

## Eye and mermaid (Oeil et sirène), de Shahad Ameen

### UN COLLIER DE PERLES NOIRES Par Hajer Bouden

Admirablement construit, sans le moindre plan bavard, *Eye and mermaid* a l'audace de raconter une histoire fantastique mais pour ainsi dire au premier degré. Car rien, dans ce qui est narré et montré, n'indique qu'il s'agit d'hallucinations ou de fantasmagories. La question du rapport père / fille et celle de la transmission sont traitées sous la forme de la résurgence d'un souvenir d'enfance et le tout ressemble à un conte.

Car on pense d'emblée à *La petite sirène* même s'il n'est pas dit que la référence à Andersen soit voulue. La richesse du film tient à la subtilité avec laquelle il manie symboles et archétypes : la mer, le bateau du père qui est marin et que la petite fille aimerait pouvoir suivre dans ses voyages, les perles noires, rares et précieuses qu'il lui ramène à chaque retour comme en échange de son amour, le couteau, le sang et ses traces sur le sable blanc dont la couleur atténuée fait penser aux gouttes de sang sur la neige qui évoquent pour Perceval le souvenir de Blanchefleur. Car ici aussi il s'agit, on le devine, d'érotisme voilé, suggéré d'une manière saisissante, à la fois crue et poétique.

Le film s'ouvre sur une jeune fille devant un miroir. En bruit de fond, des murmures et des bribes de psalmodies dans la pièce voisine. Se regardant, la jeune fille revoit la mer puis une scène vécue dans son enfance : son père qui soulève le plafond en bois d'une cabine de bateau. C'est en contre-plongée qu'on voit ensuite son visage à lui : avant que l'enfant n'apparaisse, notre point de vue est déjà le sien. Lorsqu'elle surgit de ce sous-sol flottant, à la fois honteuse et espiègle, on comprend que ce n'est pas la première fois qu'elle est ainsi débusquée par son père et priée de rentrer à la maison car, lui dit-il, « la mer, ce n'est pas pour les filles ». « Tu me donnes ton coeur ? », ajoute-t-il avant de doucement la chasser du bateau.

Ce que le père, aujourd'hui sur le point d'être enterré, ne saura jamais, c'est que sa fille connaissait son secret et la provenance de ces perles noires qu'il lui offrait après ses voyages comme prix de son amour et de son incommensurable attente. Ce qu'il avait toujours cher-

ché à dérober à son regard, elle avait su le dérober à sa vigilance. Elle avait découvert, en l'épiait après un de ses retours, que si la mer n'était pas pour les filles, ce n'était pas tant pour les dangers que tout marin encourt mais à cause d'un secret plus obscur et absolument inavouable. L'interdit, brandi comme un impératif d'obéissance à un partage strict et prétendument évident des rôles sexuels, n'était social que dans son contenu manifeste. La découverte de son



contenu caché, de sa vérité, de sa violence, en une fraction de regard changera à jamais ce regard.

Shahad Ameen se saisit de la figure de la sirène, figure particulièrement fascinante et incarnant l'hybridité par excellence, pour condenser son propos sur l'altérité et l'ambiguïté du rapport au corps en particulier et au vivant en général. Elle transmue cet élément du merveilleux en élément du fantastique, qui, lui, repose sur cette indécision entre réalité et fiction – indécision génératrice d'étrangeté et d'inquiétude – et non sur une claire distinction des deux. Cette transposition lui permet de tenter une exploration de l'âme juvénile dans ce qu'elle a de plus farouche et de plus fragile mais aussi de plus assoiffé de connaissance et de plus courageux devant les vrais enjeux de l'existence.

**Mardi**, Maison de la Région, 14h

**Mercredi 9**, MuCEM, 14h

# PROGRAMME DU JOUR

## Villa Méditerranée

11H	<b>Goodbye Morocco</b> , de N. Moknèche, France, 1h42, 2012
14H	<b>Les Apaches</b> de T. de Peretti, France, 1h22, 2013
17H	<b>Kalala</b> (52', 2005) + <b>Expectations</b> (28', 2008), de M-S Haroun, Tchad
20H	Ouverture : <b>Girafada</b> , de R. Massalha, Palestine, 1h25, 2013

## Maison de la Région

9H 30	<b>Abouna</b> , de M-S Haroun, Tchad, 1h21, 2002
11H	
14H	<b>CM 1 : Peau de colle</b> , de K. Ben Hania - <b>Baghdad Messi</b> , de S. O. Kalifa <b>Eye and mermaid</b> , de S. Ameen
17H	I. Zalila propose : <b>Haçla</b> , CM de T. Teguia & <b>1958</b> , MM de G. Salhab

### Quotidien des 2èmes Rencontres internationales des cinémas arabes

organisées par Aflam en partenariat avec le MuCEM et la Villa Méditerranée, Marseille 8-13 avril 2014

Aflam, BP 30042, 13191 Marseille cedex 20 - France Tél : 04 91 47 73 94

rencontres@aflam.fr www.aflam.fr www.lesrencontresdaflam.fr

Coordination : Hajer Bouden